

not only by means of the contributions of Koritsans at home and abroad but also thanks to the interest and the financial support of the Greek state, the Society for the Dissemination of Greek Letters, and the Bangas Committee. The author here gives details of the lessons taught and stresses that the main aim of the schools of Koritsa was the supply of education both religious and patriotic in conjunction with the strengthening of the teaching of the Greek language as spoken and also in its ancient form, and the dedication of the faithful to the Ecumenical Patriarchate. In the same chapter are examined the school textbooks, the increased interest of the state after 1901, the effective presence of the consul of Monastiri Kiouzis Pezas, etc.

The book is rounded off with the author's conclusions and with her source material published in the appendix, with tables of the salaries of the teachers and professors of the Greek state and of their colleagues in the Koritsan schools to display state concern for the latter, timetables for lessons, the records of headmasters and consuls and others, all of course relative to the schools of Koritsa, and naturally anecdotes, a bibliography of published works and the pictures.

In conclusion, Ms Adela Ismyrliadou's book is most useful, because it constitutes a remarkable contribution to the history of Epeiros, with its clear picture of Koritsa during its most flourishing period between 1890 and 1912. The legacies of the people of Koritsa, the donations of the emigrants, education, the cultivation of the Greek language and letters during this critical period of ethnic claim and counter-claim and the rise of Albanian nationalism, all stand forth in this book by Ms Ismyrliadou; nor does she neglect the study of the economy, the personalities and the vehicles that played a part in the progress of Koritsa. For all these reasons we hope we shall soon have similar works dedicated to the other centres of Northern Epeiros: to Argyrokastro, the Agious Saranta, Cheimara and Delvino.

University of Thessaloniki

ATHANASSIOS E. KARATHANASSIS

[Politique, économie et culture entre monde occidental et empire otto]: *I Turchi il Mediterraneo et l'Europa*, a cura di Giovanna Motta, Milano, Franco Angeli, 1998, 80, pp. 443.

L'histoire des recherches et des études sur les Turcs, nées dans un temps très loin tire son origine de la grande peur qui s'est répandue dans toute l'Europe à la suite de l'avance ottomane qui englouti un après l'autre les royaumes balkaniques et qui signa la défaite des armées magyares et polonaises dans la bataille de Varna sur la Mer Noire (1444). La conquête de

Constantinople, le successif débordement vers les côtes de la basse et moyenne Adriatique et vers la plaine pannonienne portaient les signes de tout le risque que l'Europe entière était en train de courir.

Pendant ce temps-là, plusieurs furent les voix qui s'élevèrent en exhortant les puissants à endiguer la marée montante des Turcs.

Un renouvellement de l'ancien esprit de croisade qui eut dans des insignes humanistes —Francesco Filelfo, Flavio Biondo, Poggio Bracciolini, Iano Lascaris— les premiers rédacteurs d'exhortations et de projets de guerre et qui se seront succédés sans interruption jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Un esprit de croisade qui était plus apparent que réel du moment qu'entre le quinzième et le seizième siècle à personne n'échappait la difficulté de mettre d'accord les puissances chrétiennes engagées dans les luttes pour la conquête de la suprématie européenne, plutôt qu'intéressés à combattre contre l'empire ottoman. C'est en exhortant à courir en aide des peuples tombés sous la domination de la Porte que tant d'informations à l'égard du peuple turc, ses origines, son histoire, ses institutions, son armée, sa religiosité, ont été diffusées.

Depuis le modeste essai écrit par Francesco Filelfo gardé dans un code des Archives Vaticanes, des nouvelles "historiques" se sont répandues en Occident, d'abord plus ou moins légendaires, car la connaissance directe du redoutable ennemi était rare. Surtout on mettait l'accent sur les aspects stratégiques-militaires plutôt que sur les divergences religieuses —même si celles-ci n'étaient pas moins importantes— du moment que c'était bien la composante psychologique de la peur à la source de l'attention de l'Occident, attaqué soit à l'est, tout le long de la directrice qui en partant des Balkans traversait la plaine pannonienne pour aller toucher le cœur de l'Europe, soit au sud en longeant les côtes méditerranéennes. Parmi tant de discours, non seulement des spécialistes mais aussi des gouvernants et des commandants des armées occidentales, concernant la façon de combattre l'ennemi, la consistance de ses forces et la nécessité de lui arracher des secrets pour mieux se défendre ou même l'attaquer, s'élèvent quelques voix isolées qui prétendent que les Turcs ne soient pas invincibles, pourvu que l'Europe chrétienne retrouve la concorde et l'unité. Parmi eux l'évêque de Gallipoli, Alessio Celladoni (1500); mais depuis ses "mémoires" il faudra attendre soixante-dix ans pour arriver à une alliance anti-turque.

La bataille de Lépante représente, d'une certaine manière, la réalisation au moins d'une partie des suggestions données par l'évêque. Selon lui des forces conjuguées, composées par deux armées, l'une de terre l'autre de mer, auraient du avancer, la première de l'Hongrie, la seconde des côtes italiennes, même de Brindisi, contre le Turc. Les flottes composées par la couronne espagnole et par les républiques maritimes italiennes auraient du bloquer celle

turque dans les Dardanelles. Avec la constitution de la Sainte Ligue, par contre, on aurait privilégié l'engagement maritime d'autant plus que le siège mis devant Malte en 1565 était un signe évident de la volonté du sultan de s'élan- cer à l'attaque de la Méditerranée occidentale. Au bout de six ans les flottes chrétiennes jointes auraient levé l'ancre, non pas de Brindisi mais de Messine, en cherchant le combat avec la flotte ottomane. Et il part juste de Lépante le volume soigné par Giovanna Motta *I Turchi, il Mediterraneo e l'Europa*.

Ceux qui pensent d'avoir dans les mains le nième volume qui propose encore le scénario du conflit Europe-Islam seront déçus. Même s'il ne manque pas de reconstitutions d'actions militaires, de missions diplomatiques et d'espionnage, la directrice de cette publication a voulu mettre l'accent même sur les aspects moins connus tels que les rapports qui s'établissent entre les peuples soumis et les dominateurs, et plus amplement, entre les différentes composantes ethniques, religieuses, culturelles qui se trouvent dans la région qui descend du Danube en bas dans les Balkans, y compris les îles grecques.

Fidèle à la perspective d'une longue durée, indiquée par Fernand Braudel, avec qui a eu la chance de travailler à l'Institut International F. Datini, Giovanna Motta a réussi à saisir le sens de différents biais possibles du rapport entre Turcs-Méditerranée-Europe. Dans la structure du texte trouvent de la place l'économie, l'environnement et le peuplement; la société conçue comme forme culturelle et religieuse, analysée dans l'espace des cent cinquante ans qui s'écoulent entre la bataille de Lépante et la paix de Passarowitz. Il n'est pas fortuit le choix; si Lépante représente la fin d'un mythe de l'invincibilité des Turcs, Passarowitz marque le début du définitif déclin de la puissance ottomane.

Les actions militaires tout en se succédant dans les premières deux parties du livre ne jouent pas le rôle principale. Même la directrice de l'édition, auteur d'une étude de valeur concernant la bataille de Lépante, préfère s'arrêter sur les coûts de la guerre qui "si imprime au début une accélération au moins dans quelques secteurs stratégiques" à la longue "brûle des quantités énormes de richesse" soit en terme de vies humaines qu'en ressources. L'analyse minutieuse des armements et des approvisionnements permet de percevoir l'impact que l'opération a sur les finances des Pays qui prennent part à la Ligue (la République de Venise, l'état pontifical et surtout l'Espagne, qui toute seule soutient la moitié des frais) et sur les marchés internationaux où l'accroissement de la demande des vivres et des biens de consommation provoque toutes sortes de spéculation.

Si l'événement de Lépante avec ses coûts si élevés pèse si durement sur le système économique du XVI^e siècle, il n'est pas moins intéressant que son impact sur la structure urbanistique et sur la vie sociale et culturelle de la

ville de Messine, sujet d'étude de Nicola Aricò. À l'occasion de la venue de Jean d'Autriche et d'autres illustres personnages, la ville se prépare à les accueillir dignement et travaille pour démontrer aux yeux du monde qu'elle était en état d'exprimer la capacité potentielle digne d'une vraie capitale. Après la victorieuse bataille, la ville était également en mesure d'accueillir de nouveau et d'héberger les rescapés de Lépante, en employant des bâtiments sous-utilisés et à louer et surtout d'entreprendre un important travail de *renovatio urbis*, qui a été complètement effacé par les pénibles vicissitudes dont a été victime la ville.

La littérature prophétique et eschatologique, qui se développe sur la Prophétie de Lépante faite par le pape Pie V et qui porte à la béatification et à la canonisation du Pontife, est examinée par Marina Caffiero, tandis que Giuseppe Restifo décrit le rôle des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem dans la défense de l'île de Malte, nouveau siège de l'Ordre après la chute de Rhodes dans les mains des Turcs. Ces deux essais achèvent la première partie du volume dédiée au XVI^e siècle.

Dans la deuxième partie les événements politiques et diplomatiques, reliés à l'avance ottomane dans la plaine danubienne, viennent reconstitués dans les essais de Ferenc Szakály et Jerzy Topolski. Gaetano Platania, en utilisant des sources inédites des Archives et de la Bibliothèque Vaticanes, reconstitue avec richesse de données le cours de la politique polonaise, pendant les années de la "longue guerre turque". L'élection de Jean Sobieski, en trouvant la faveur auprès de la France de Louis XIV, qui s'attend à une action de la Pologne en fonction anti-impériale, imprime un virage à la politique du royaume polonais-lituanien. Les ambitieux projets de mariage caressés par la reine Marie Casimire, de même que les problèmes intérieurs liés à l'aversion d'une partie de la noblesse polonaise pour les choix pro-français du souverain, l'habile activité diplomatique menée par le nonce apostolique exercent un rôle décisif sur la décision du souverain d'adhérer à la ligue anti-turque. La libération de Vienne aurait été le sommet de la politique de Sobieski, à partir duquel toutefois il allait commencer la dernière phase du lent déclin de la Pologne.

Dans cette longue période la frontière entre l'Europe et l'empire ottoman est exposée à de fréquents déplacements et ces changements continus donnent de graves contrecoups aux populations locales qui, désormais épuisées par épidémies et famines, migrent d'une région à l'autre de la péninsule, en échappant des mains des ennemis ou en suivant l'armée victorieuse. Un flux et reflux semblable à celui des vagues de la mer, dont les conséquences sont évidentes même aujourd'hui dans la structure ethnique de la péninsule balkanique.

Comme toutes les migrations aussi les “diasporas infinies” des peuples balkaniques, telles que définies par Marko Jačov, influencèrent le développement des institutions politiques et religieuses, et il ne faut pas oublier la forte présence dans les territoires allemands, polonais, ottomans d’autres fugitifs qui venaient de la péninsule ibérique: les juifs. Marchands, artisans, médecins, interprètes souvent ce sont seulement des juifs très pauvres, bien tolérés quand leurs compétences, connaissances ou richesses sont utiles aux centres de pouvoir, qui deviennent des individus dangereux, des traîtres certains dans le moment de crise ou de défaite, comme le démontre Daniel Tollet qui, polémique, nous relate les mots du Chancelier allemand Bismarck: “Pourquoi Dieu aurait-il créé les juifs, si ce n’est pour servir d’espion?”.

Sur le plan politique-économique aussi la Congrégation *De Propaganda Fide*, fondée par Grégoire XV en 1622 avec le but de relancer l’activité missionnaire, de récupérer ceux qui étaient tombés sous l’influence protestante et de porter au sein de l’Eglise de Rome les catholiques de rite grec et les chrétiens orthodoxes, fait ses premiers pas dans l’empire ottoman. Organisée en zones géographiques dans lesquelles les nonciatures et les patriarcats étaient les centres de rassemblement des informations, cette institution garde dans ses archives d’intéressants matériaux de documentation qui nous fournissent non seulement des informations à l’égard de la situation religieuse des catholiques dans l’empire ottoman, mais aussi d’importantes données socio-anthropologiques, culturelles, économiques, tout comme nous montre Matteo Sanfilippo. Dans ses premières années de vie la Congrégation se sert de la position de prééminence de la France dans l’empire ottoman à laquelle était déjà reconnue la protection des pèlerins qui se dirigeaient vers la Terre Sainte et des religieux qu’y demeuraient.

Les cordiaux rapports (jamais exclusifs) entre le Saint-Siège et la France et entre cette dernière et la Sublime Porte permettent à la Congrégation —souligne Pizzorusso— tout au cours du XVII^e siècle, de recevoir non seulement une précieuse aide, mais aussi un apport en ressources humaines, spirituelles et économiques, qui favorisent son succès au Levant. L’alliance entre la politique française et celle ottomane, au cours de la période de préparation de la dernière attaque des Turcs contre Vienne, a été prise à sujet par Jean Berenger, qui l’a attentivement analysée afin de montrer que la politique menée par Louis XIV envers le Sultan était “beaucoup plus complexe, beaucoup plus fluctuante durant la période qui va de la signature de la paix de Nimègue au début de la guerre de la Ligue d’Augsbourg”. Louis XIV, affirme le spécialiste français, “ne souhaite pas ceindre la couronne impériale, il désire néanmoins assurer la direction morale de l’Europe catholique; il se tiendra donc formellement à une stricte neutralité que l’on

pourrait néanmoins qualifier —conclue Berenger— “de malveillante à l’égard des Habsbourg, voire de la Sainte Ligue”.

La reconstitution des événements qui précèdent le siège de Vienne et la suivante constitution de la Ligue Sainte est la toile de fond de tous les articles de cette deuxième partie et dans ce cadre il ne peut pas manquer une autre protagoniste du conflit avec le Turc: Venise. La république, maîtresse d’un vaste domaine qui comprend les îles grecques, la Morée, les villes dalmates, est en première ligne dans les divergences-convergences, soit culturelles que militaires; pourtant en parcourant les pages de ce volume écrites par Anastassia Papadia-Lala on découvre une Venise rétive à prendre partie à des guerres qui arrêteraient ses échanges commerciaux avec le Levant, si essentiels pour sa même existence. En effet, il n’y a que sept guerres entre Venise et les Turcs dans la période qui va du XIII^e au XVIII^e siècle, combattues non seulement avec les armes mais aussi avec l’astuce. Depuis longtemps désormais les études de Paolo Preto nous ont dévoilé toute l’importance de l’espionnage, de la guerre “bactériologique” *ante litteram* et, dans ce cas en particulier, de la psychose de l’espion, soit-elle vrai ou non, dont les vénitiens sont facilement la proie.

Et les grecs, sujets de la République et du sultan, comment affrontent-ils cette situation? La position des grecs n’est pas homogène et change dans le temps; plus que la commune appartenance à la foi chrétienne ce sont les intérêts sociaux-économiques qui déterminent leur appui à Venise ou à Constantinople. Généralement les populations rurales pendant les attaques des Turcs ne prennent pas une position définie et après le recul des troupes de Saint Marc, elles restent presque entièrement sur leurs terres, sous le nouveau souverain. Les liens avec la terre et les insurmontables difficultés de travail dans les autres régions sont décisifs, mais les promesses d’un régime fiscale moins lourd ne laissent pas indifférents les couches sociales plus faibles qui acceptent le domaine ottoman. Au contraire les marchands et les propriétaires fonciers s’identifient avec la politique vénitienne et maintiennent, sauf quelque rare exception, une position pro-vénitienne.

Les dernières deux guerres entre Venise et les Turcs marquent la perte définitive de possessions grecques de la République de Saint Marc à toute avantage des acquisitions territoriales en Dalmatie; la délimitation de nouvelles frontières qui, après la chute de Venise, marqueront la limite entre l’Autriche et l’empire ottoman (et que de nos jours marquent celles entre la Croatie, la Bosnie et le Monténégro) apparaît complexe, tout comme nous le montre l’étude de Rita Tolomeo. La petite mais vive république de Raguse — séculaire adversaire de Venise dans le commerce entre le Levant et la péninsule italienne— fait pression sur le gouvernement ottoman pour qu’il sau-

vegarde la continuité territoriale de son propre domaine avec celui du sultan, comme garantie pour sa survivance politique et économique.

L'organisation intérieure de l'empire ottoman, avec une attention très particulière à l'aménagement militaire, aux janissaires et au *devşirme* —c'est à dire le recrutement régulièrement répété des petits garçons chrétiens destinés, une fois élevés dans la foi islamique, à prendre service chez le sultan— sont les sujets d'une recherche très attentive faite par Raoul Guêze. La domination ottomane implique aussi la diffusion de l'Islam, souvent imposé, de fois embrassé spontanément pour la sauvegarde des privilèges séculaires ou pour prendre service chez le sultan et entreprendre de cette manière son ascension sociale et celle des membres de sa famille. Sur ces cas, rares mais bien intéressants, Salvatore Bono pose son attention en suivant, dans son essai, ces "itinéraires" humaines et de foi qui parfois se concluent en se réconciliant avec le monde chrétien. On parvient, donc, à la troisième partie du volume qui porte son attention surtout sur les aspects culturelles de la rencontre entre la culture ottomane et celle occidentale.

De cette façon on présente sous un nouveau jour historique la circulation des hommes, des œuvres, des idées, et les études de György István Tóth, Johann Herczog, Peter Sárkozy contribuent à éclairer les motifs de l'ample et parfois étonnant écho que les tendances littéraires, artistiques et musicales, développées dans des lointaines régions de l'empire ou dans l'aire méditerranéenne, ont eu dans les territoires soumis au domaine ottoman. Ce mélange culturel a créé une réalité sous certains aspects unique, telle que celle qui a origine de la fusion dans un tissu commun des différentes cultures (chrétienne, juive, musulmane) non pas sans quelques influences de la lointaine poésie érudite persienne ou d'éléments culturels italiens.

Avec la paix de Passarowitz l'empire ottoman n'est plus le méchant ennemi qu'il était quelques siècles avant: non seulement on peut l'arrêter mais aussi le battre et le contraindre à reculer. Même sans en sous-évaluant la puissance, on commence à observer avec curiosité cette partie de l'Europe et à vouloir connaître ses us et coutumes. Des contes de voyages portent en Occident l'image d'un monde exotique qui ne se consacre pas seulement à la guerre mais aussi au plaisirs de l'alcôve. La mode, le collectionnisme, le théâtre, la vie quotidienne s'approprient tout ce qui appartient au fabuleux Proche-Orient et c'est surtout la France qui tient le contact le plus étroit avec le monde ottoman et qui s'établit comme un pont entre ce dernier et les autres nations européennes.

Les différenciations parmi les peuples vivant à l'intérieur de l'empire ottoman étaient fortes. Elles se renouvelaient même au niveau culturel et ethnique, par les interdictions alimentaires religieuses, ainsi que nous montre

l'étude d'Anna Matthaïou. On signale, bien entendu, des inégalités au sein d'une même communauté ethno-religieuse. Tout en focalisant sa recherche sur le cas de Samos et d'Hydra (des îles situées aux deux extrémités de la mer Egée) elle souligne l'influence positive exercée, au niveau démographique, économique, politique et culturel, grâce à l'application d'un système fiscal privilégié en même temps que la concession d'une sorte d'autonomie administrative.

La tension pour le présent est vive même dans ces derniers articles. Le livre, consacré à cent cinquante ans d'antagonisme entre les empires occidentaux et l'empire ottoman, nous amène à nos jours sinon au seuil du demain; il nous aide à comprendre les longues racines de la mémoire de laquelle ont eu origine les horreurs des conflits actuels et à redécouvrir ce tissu commun qui pour tant de siècles a enveloppé des hommes seulement apparemment différents, clé unique pour une vie commune nécessairement pacifique.

Université de Rome "La Sapienza"

RITA TOLOMEO

Zacharias Tsirpanlis, *The Dodecanese under the Italians (1912-1943). Alienation of People and Environment*, Rhodes 1998, published by Bureau for the Mediaeval City of Rhodes, pp. 412.

An archipelago in the south-east Aegean with a lively cultural tradition, the Dodecanese attracted the interest of a great many scholars from very early on. More specifically, with regard to the period 1912-1943/1945, when the islands were under Italian rule, a large number of studies have been written, all aiming in varying degrees to offer something significant and original.

The present book by Professor Zacharias Tsirpanlis admirably achieves this purpose. The writer has, after all, been studying Dodecanesian history for some thirty years now, covering a broad timespan, from the Knights of St John and the Ottoman occupation to the modern period. As regards the Italian occupation in particular, he has spent many years researching in Italian, French, English, and Greek archives; and it is a compilation of the unpublished material collected from these, together with other sources, that he presents in the book under review.

It is Professor Tsirpanlis' intention to reconstruct a fully rounded picture of the islanders' life, so he discusses a wide variety of military, political, and diplomatic events. However, he focuses more on the new institutional forms (laws, provisions or government decrees, regulations, encyclicals, proclamations) that effected major changes in the conduct of rulers and subjects, over-